

LES PROGRÈS D'UNE CUISINIÈRE

I
Lundi.II
Mardi.III
Mercredi.IV
Jeudi.V
Vendredi.VI
Samedi.VII
Dimanche.

LES CARAVELLES DE CHRISTOPHE COLOMB

Le gouvernement espagnol a fait construire à l'arsenal de la Caraca, un petit navire qui sera la reproduction exacte de la caravelle que montait Christophe Colomb lorsqu'il partit pour le Nouveau Monde. Ce navire a été lancé à la fin du mois de juin.

La construction reproduit minutieusement tous les détails de la caravelle en y comprenant les instruments et les différentes installations qui existaient du temps de Colomb.

On annonce que les deux autres navires, la *Nina* et la *Pinta*, qui ont accompagné Christophe Colomb dans son premier voyage, seront également reproduits, mais la construction sera payée par des capitalistes américains. De cette façon, les visiteurs de l'Exposition de Chicago pourront se rendre compte de ce qu'était la flottille de Colomb en 1492.

Le gouvernement espagnol fournit les équipages des trois caravelles ; les hommes porteront les mêmes uniformes que du temps de Colomb et la traversée de l'Atlantique sera faite sous l'escorte d'un navire de guerre espagnol. Les caravelles figureront à la grande revue navale de New-York, après quoi elles se rendront à Chicago. Après la clôture de l'Exposition, elles resteront la propriété des États-Unis.

Leur nom de caravelle vient d'un vieux mot espagnol, *carabo* ou *caravo* qui veut dire barque. Cette étymologie a longtemps fait croire que les bâtiments dont s'était servi Christophe Colomb

avaient des dimensions restreintes. Quelques-uns de ses biographes prirent à cœur d'insister sur la petitesse de ses navires, voulant rendre plus périlleuse encore qu'elle ne le fut l'immortelle expédition de l'amiral Ferdinand. La gloire du grand navigateur génois peut se passer de ces exagérations ; son mérite et son courage n'ont pas besoin d'être exaltés par des commentaires inexacts.

Les trois caravelles se nommaient, on le sait, la *Santa-Maria*, qu'il montait lui-même ; la *Pinta*, montée par Alonso Pinzon ; la *Nina*, montée par Yanez Pinzon. Leur construction était soignée et leur solidité parfaite. Colomb en eut la preuve lors de la tempête qui sévit sur son escadrille près des Ancres et qui mit son entreprise en péril. "Si la caravelle, dit-il, n'avait pas été si bonne et en si bon état, j'aurais craint de sombrer". Leur avant et leur arrière se terminaient par ces superstructures énormes qu'on appelait les châteaux et qui étaient communes à tous les navires de haut bord du moyen âge.

Leur pont était armé de canons, mais sans qu'on sache exactement quel en était le nombre. Certaines caravelles de cette époque portèrent jusqu'à vingt bouchées à feu. Il se peut que Colomb ait réduit son armement de façon à pouvoir loger plus aisément les vivres qu'il devait embarquer pour suffire à la subsistance d'équipages qui ne montaient pas à moins de quatre-vingt-dix hommes par navire.

Quand à la voilure, elle n'était pas la même sur chaque caravelle. La *Pinta*, d'abord voila à la

latine, c'est-à-dire avec des voiles triangulaires, reçut ensuite des voiles carrées. La *Santa-Maria* était grée en *nav*, c'est-à-dire qu'elle avait une voilure carrée au mât de l'avant et au mât du milieu. La *Nina* était latine. On suppose, d'après certaines estampes postérieures, que ces caravelles avaient quatre mâts.

Leur *plus près* était à six quarts. Leur vitesse était fort convenable, puisqu'elles firent en trente-cinq jours le voyage de Palos à San-Salvador, durée normale de la traversée d'un voilier qui, de nos jours, irait d'Espagne aux Antilles.

On trouve d'ailleurs dans le journal de voyage de Christophe Colomb des indications qui peuvent faire connaître assez exactement la marche moyenne de ses caravelles. Le 9 septembre 1492, on a fait quarante-neuf lieues, le lendemain on en a fait soixante. Ce sont des vitesses que ne dédaignerait pas un yacht à voiles, en tournoi de compagnie.

En résumé, les bâtiments avec lesquels le grand navigateur accomplit son premier voyage en Amérique étaient de bons navires, solides, convenablement grés, qui ne ressemblaient en rien à ces barques infimes, non pontées, délabrées et pour ainsi dire dépourvues de tout ce que l'imagination de quelques biographes s'est plu à décrire. Cette constatation ne doit pas porter atteinte à la grande et légitime renommée de Christophe Colomb. C'est assez pour sa gloire d'avoir deviné l'existence d'un continent inconnu, et d'avoir eu la hardiesse de se lancer à sa découverte, en dépit des alarmes des uns et du mauvais vouloir des autres.

MARC LANDRY